

AF79D88F57A0920630E91E89F803455B2DD96807E12105339A0E96C

Quand le mal-vivre en entreprise devient roman

Lorsque dans un contexte économique instable une rentrée littéraire est particulièrement riche, abondante et qu'elle se distingue par l'arrivée massive en librairie de 700 nouveaux romans (chiffres de *Livres-Hebdo*, en août 2010), alors la recherche des meilleurs ouvrages réserve une quantité de surprises. Ma découverte du récit de Thierry Beinstingel fut de celles-là car, je l'avoue, l'œuvre de l'auteur de *Retour aux mots sauvages* m'était inconnue. Je savais seulement qu'elle avait trait au monde de l'entreprise, ses tragédies, ses interdits, ses codes ainsi que de ses langages car, dans un monde en plein chambardement, les mots changent, eux aussi, forcément, et les mots de l'univers économique, les mots "sauvages" plus que d'autres. On comptait déjà une vingtaine de suicides de salariés jugés superflus en 18 mois, lorsque commença la deuxième vie d'un ouvrier délocalisé par son entreprise à la faveur d'un dégraissage dans l'atelier de décablage et d'électricité qui l'avait employé pendant trente ans. Mais le lecteur de *Retour aux mots sauvages* n'entendra jamais le nom de l'entreprise qui accueille l'ouvrier délocalisé. Le nom de France Telecom

n'est jamais prononcé et le silence, fait autour de ce nom, est l'une des forces de ce livre : elle lui donne une portée accrue. Le lecteur ne connaît pas davantage le vrai nom du "nouveau", puisque l'entreprise lui en a donné un autre et que sa première tâche avait été - c'était la règle - de se trouver un pseudonyme. Ordre de la direction : il lui fallait porter un prénom aussi bref et aussi impersonnel que possible. Ce fut Eric. Il se laissa faire, considérant qu'il avait eu de la chance puisque l'époque était passée où les grandes entreprises décidaient d'office d'attribuer à leurs employés des prénoms dont la première lettre changerait chaque année : " *Comme pour les chiens, les chats de race ou les chevaux de course*". Notons que cette façon de faire rendait l'ancienneté des employés rapidement repérable. Eric, "le nouveau" du centre d'appel, avait pour rôle de parler en continu.

Il ne devait jamais se taire. Il devait se consacrer entièrement au client qui lui posait, par téléphone, toutes sortes de questions. Il devait le harasser de projets, dans le seul but de se rendre indispensable, de le dominer, de devenir à la fois, son cerveau, sa main, son souffle.

Eric recevait douze à quinze appels par heure. Il lui arrivait de se faire insulter ou d'entendre des inconnus lui faire des propositions obscènes. A cela aussi, il devait faire face.

Que pensait Eric de son nouveau métier ? " *C'est le combat de la bouche contre la main*", dit-il. Ou ceci : " *Le plus dur, c'est de parler pour ne rien dire.* " Ou ceci enfin : " *Il faut se méfier du silence, ne jamais laisser ses mâchoires en repos*". Un réquisitoire sur le mal-vivre en entreprise. Il fallait que certaines choses soient dites. Parfois féroce, parfois hilarant, jamais ennuyeux, c'est un récit plus que nécessaire.

Edmonde CHARLES-ROUX de l'Académie Goncourt

Fayard, 294 pages, prix 19 €